

PUBLICATIONS IN EXTENSO

M. Roger DERUELLE : Vice-Président de la Société Historique et Archéologique de Château-Thierry.

LA FONTAINE

Apôtre du Quinquina en France au XVII^e siècle.

Sans doute serez-vous surpris de me voir aborder devant vous un tel sujet, le Quinquina, leitmotiv d'une œuvre mineure ou considérée comme telle de notre grand fabuliste ; pourtant les six cent cinquante vers de ce poème du Quinquina illustrent un événement considérable de l'époque, son introduction en France dans la thérapeutique : cette nouveauté, qui tentait de troubler l'ordre établi, eut ses partisans et ses détracteurs ; elle émut en particulier le monde scientifique d'alors attaché à ses théories et à ses routines, cette école illustrée par les plus grands noms de la médecine, dont le fameux Gui Patin.

Dans les salons à la mode, cette poudre insolite était le sujet de toutes les conversations ; elle passionnait les beaux esprits du siècle : la duchesse de Bouillon, notre sémillante Marie-Anne, cette passionnée du remède, ne pouvait évidemment pas s'en désintéresser ; la poudre brune du Quinquina ne devait pas moins exciter sa curiosité que la poudre blanche de la Voisin, qui, quelques années plus tôt, lui avait valu, comme chacun sait, quelques désagréments.

Elle en avait entendu parler par sa sœur Hortense, la duchesse de Mazarin, qui résidait alors à Londres, au Pavillon Saint James, au milieu d'une cour brillante, où l'on comptait le spirituel Saint-Evremond ; les sujets de conversation y étaient variés ; la médecine y tenait une grande place ; entre autres cette nouveauté scientifique encore mystérieuse, cette poudre d'un certain Talbot, qui guérissait les fièvres. Cet Anglais, Talbot, qui se fit appeler plus tard en France le Chevalier Talbot, opérait auprès de ses concitoyens des cures miraculeuses.

La renommée passa vite le Channel et s'empara de la Cour de France : la duchesse Marie-Anne de Bouillon fut une des toutes premières créatures à s'enthousiasmer de ce puissant spécifique. Par la publicité tapageuse qu'elles en firent, nos deux Mancini semblaient prendre figure de bienfaitrices de l'Humanité ; notre Chevalier Talbot, en débarquant en France en 1680, y trouvait un terrain tout préparé pour appliquer sa médication auprès d'une clientèle déjà avertie. Par surcroît, la Duchesse demandait à Jean de La Fontaine la composition d'un poème qui chanterait les vertus de la célèbre écorce.

Par contre, le Collège des médecins, comme il fallait s'y attendre, part en guerre contre le pseudocarabin, ce charlatan

qui prétend guérir la fièvre et qu'on doit poursuivre devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine. Mais Talbot bénéficie de la protection du Roi et obtient l'autorisation officielle d'appliquer ses remèdes ; ne vient-il pas en effet d'être mandé d'urgence par Monsieur, frère du Roi, et son épouse Henriette d'Angleterre auprès de leur fille la petite Made-moiselle Marie-Louise d'Orléans, qui était atteinte de fièvre persistante et qu'aucun remède ne parvenait à maîtriser ?

« M. de Chartres est aussi guéri de la fièvre intermittente par le remède de l'Anglais », écrit de son côté Bourdelot au Prince de Condé.

« M. de Saint-Omer a été à toute extrémité... ; le médecin anglais avec son remède l'a ressuscité et, dans trois jours, il jouera à la fossette » écrit la Marquise de Sévigné.

Les poètes et chansonniers se mettent de la partie : sur toutes les lèvres on fredonne une chanson du Comte de Grammont :

Refrain : « Talbot est vainqueur du trépas.
D'Aquin ne lui résiste pas.
La Dauphine est convalescente.
Qu'un chacun chante. (refrain)

De même cette ode prêtée à La Fontaine :

« Talbot, on te doit un buste
Dans Paris, par tous les endroits.
... ..
Talbot sera mon médecin.
... ..
Peste soit de ces ânes
Qui nous font crever à la fin,
Boursouflés de tisanes ».

C'est à Château-Thierry même, aux côtés de son égérie Marie-Anne de Bouillon que notre Jean se met résolument au travail.

Il faut avouer que ce travail imposé arrivait à point. En effet, nous sommes en 1680, à cette époque de son existence où il était très préoccupé de son avenir, et même de la matérielle immédiate ; il se rendait compte avec anxiété que sa protectrice du moment, Mme de la Sablière, le délaissait ; elle venait de rompre avec son amant La Fare et reportait toute sa sensibilité dans la ferveur religieuse la plus authentique, et la charité la plus ardente ; elle quittait son hôtel de la rue Saint-Honoré et s'installait dans une modeste maison de la rive gauche tout à côté d'un hospice de malades auprès desquels elle se dépensa sans compter. Il est facile d'imaginer notre fabuliste en plein désarroi ; il n'eut plus qu'une pensée : recourir à son amie de toujours, la Duchesse Marie-Anne de Bouillon qui séjournait

à ce moment-là à Château-Thierry, de retour de son exil de Nérac.

Au moins auprès d'elle trouvera-t-il un soutien moral en même temps que la sécurité du lendemain, puisque l'attendait un important travail sur le Quinquina, susceptible de lui procurer des avantages de toutes sortes, même pécuniaires, ce qui était l'essentiel.

N'oublions pas qu'il avait 60 ans, et qu'à l'époque la Sécurité Sociale n'existait pas.

La première édition de l'œuvre date de 1682, dont voici le titre exact :

« Poème du Quinquina et autres ouvrages en vers de Monsieur de La Fontaine ».

A Paris, chez Denis Thierry, rue Saint-Jacques, devant la rue du Plâtre, à l'enseigne de la Ville de Paris.

Le privilège est du 2 Novembre 1681 ; l'achevé d'imprimer pour la 1^{re} fois du 4 Janvier 1682.

C'est par une invocation à la duchesse que l'auteur débute son poème ; il se dit tout dévoué et fidèle serviteur toujours prêt à satisfaire ses moindres désirs, et cela malgré les fatigues de l'âge.

« C'est pour vous obéir et non point par mon choix
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie ! ».

Il n'est pas superflu, en la circonstance, d'implorer le secours d'Apollon, de lui demander l'inspiration, le souffle, et un certain don poétique qui soit susceptible de rendre aimable et plaisant la composition d'un sujet aussi ardu. Les premiers vers seront consacrés à un exposé très général, une vue philosophique du monde ; ils évoquent la prestigieuse figure de Prométhée, ce Titan qui est tout à la fois la personnification du génie de l'homme, et le mythe éternel de sa destinée, ce Prométhée tout gonflé d'orgueil et de curiosité, qui, pour avoir tenté de dérober un peu du feu du ciel, fut puni par Zeus, cloué sur un rocher du Caucase et livré à l'appétit d'un aigle qui se plut à se repaître de son foie toujours renaissant.

A cause de sa prétention abusive de connaître, il sera jusqu'à la consommation des siècles l'homme de la chute, l'homme marqué du sceau de la culpabilité, cette tache originelle qui se transmettra aux générations futures, et qui lui vaudra d'être accablé, dans leur choix et leur esprit, des pires calamités, de la souffrance et de l'angoisse : « Pestes, fièvres, poisons, répandus dans les airs » comme l'énonce notre fabuliste.

Mais un jour apparaît à l'horizon une lueur d'espoir, une raison de confiance et d'optimisme, qui vient briller au cœur du mortel ; c'est Apollon lui-même qui nous en fait don.

« Un des Dieux fut touché des meilleurs des humains.
C'est celui qui, pour nous, sans cesse ouvre les mains :
C'est Phœbus Apollon ; de lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'Univers.
Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
C'est l'écorce du Kin, seconde panacée.
Loin des peuples connus, Apollon l'a placée ;
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.
Oh ! toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre ainsi que l'or, digne fils du soleil ».

Le Quinquina est donc ce cadeau royal dont Apollon gratifie l'humanité toute entière.

A la question de savoir pourquoi le Dieu de l'Olympe a placé cet arbre précieux par delà l'empire des flots, Voltaire, avec son ironie habituelle, lui répondra plus tard : « Le Quinquina, sûr spécifique contre la fièvre intermittente, placé par la nature dans les Montagnes du Pérou, tandis qu'elle a mis la fièvre sur le reste du monde ». (Essai sur les mœurs, Chap. C X 4 V).

Car nous allons voir tout à l'heure se dresser les uns contre les autres avec une énergie farouche ses admirateurs et ses détracteurs. A la base de toutes les diatribes qu'il suscite, se situe le grave problème de la fièvre, ses causes et ses effets.

D'une façon toute poétique, La Fontaine nous la décrit comme

« Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal à bien parler,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Clothon, quand ses mains se lassaient de filer ».

Dans une très longue tirade, notre fabuliste entreprend de nous décrire la circulation sanguine et les raisons de son mauvais fonctionnement, d'où la fièvre tire son origine. Il nous expose la doctrine de François Monginot, ce vibrant défenseur de Quinquina, qui voit dans la fièvre un bouillonnement ou fermentation extraordinaire excitée dans la masse du sang. Il nous propose un parallèle entre ce mouvement anarchique des humeurs, et les crues du Nil que l'on attribuait à des fermentations intempestives du milieu, causées par la présence de nitre.

« Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement ».

Le sang ne se comportait-il pas de la même façon ? c'est du moins ce qu'affirme La Fontaine :

« C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines
..... ».

Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice pour les humeurs ».

Ce sont ces fameuses humeurs peccantes, qu'il s'agit avant tout d'évacuer pour lutter efficacement contre la fièvre ; comme le disait Saint-François de Sales : « c'est le commencement de notre santé que d'être purgé de nos humeurs peccantes » ; car notre Fabuliste nous affirme :

« La Fièvre, disait-on, a son siège aux humeurs ;
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue ».

Or, comme thérapeutique, que nous proposent les médicaments d'alors ? Tout d'abord les purgatifs classiques, la rhubarbe, la casse, le séné et, pour couronner la cure, le clystère tellement apprécié des personnes de bonne société qui en faisaient une consommation presque journalière, et enfin la saignée, très prônée au grand siècle, considérée comme panacée universelle.

La Fontaine, dans son poème, s'en fera le pourfendeur acharné : avec de tels remèdes :

« On n'exterminait pas la fièvre, on la lassait ».

Et plus loin « Lorsque tant d'apprêt cette œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé ».

Cette conclusion nous rappelle la fameuse tirade du bachelier du Malade Imaginaire de Molière, où le dit malade est condamné à la prescription invariable :

Clysterium donare
Postea seignare
Ensuita purgare
Mais si maladia
Opiniatrata
Clysterium donare... et la suite.

Ainsi, d'un cœur unanime, le comédien et le fabuliste fustigent tout à la fois la purge, le clystère et la saignée, ces remèdes barbares, inefficaces et même nuisibles à la santé.

Serait-il plus sage, dans ces conditions, de s'abstenir de toute intervention médicale, et s'abandonner tout simplement aux soins diligents de la bonne Nature ? en tout cas, le remède ne serait pas pire que le mal.

C'est du moins ce que pense La Fontaine qui nous propose de suivre l'exemple des Iroquois, cette peuplade américaine remarquable par une longévité de vie bien supérieure à la normale, qui serait due, à en croire notre poète, à l'ignorance du remède.

« Telle est des Iroquois la gente presque immortelle,
La vie après cent ans chez eux est encore belle,

Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids...
.....

Ils ne trafiquent point des dons de la nature ».

Ne croit-on pas entendre déjà la voix de Jean-Jacques Rousseau et les cantiques de la nature des « *Rêveries du Promeneur Solitaire* » et de l'« *Emile* » ?

Mais à cet endroit précis de son poème, l'auteur semble pris de scrupules devant cette prise de position tellement catégorique ; car, pense-t-il maintenant, il serait insensé d'ignorer le domaine de la science et mésestimer le vaste champ de son action ; la nature nous a dotés de dons immenses d'observations et de moyens puissants d'investigations, et il est de notre devoir de les utiliser en vue du soulagement des misères humaines.

C'est ainsi que l'homme a découvert le Kin, comme La Fontaine le nomme, ce cadeau royal de la nature, qui soulage et guérit.

Chantons, comme le poète nous y convie, ses vertus et ses grâces, qui redonnent à l'humanité souffrante toutes les raisons de confiance et d'espoir.

« Allons quelques moments dormir sur le Parnasse,
Nous en célébrerons, avec que plus de grâces,
Le présent qu'Apollon oppose à ses malheurs ».

Le présent, c'est le Quinquina, et plus précisément son écorce, qui terrasse la fièvre, « cette hydre aux têtes renaissantes » selon l'expression du poète enthousiaste.

Sus donc à ses détracteurs, à ces ignorants qui en restent encore à la casse et au séné.

« Rejetons l'École et ses suppôts.
On a laissé longtemps leur erreur en repos.
Le Quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.

.....
Tout mal a son remède au sein de la Nature ».

La divine écorce aux multiples vertus va désormais chaque jour rappeler à la vie les mortels moribonds déjà prêts à franchir les eaux du Styx, et La Fontaine, dans une évocation lyrique, nous décrit les caractéristiques de l'arbre : le Quinquina possède un bois « ondé d'aurore » destiné à orner les plus riches demeures, un fruit aux graines onctueuses qui servent à la confection d'un baume lenifiant, un feuillage abondant, semblable à ces lauriers toujours verts, dont aimaient ce ceindre sur le front « les héros de la Thrace et ceux du double Mont ».

Mais c'est surtout l'écorce dont il convient de célébrer les qualités, cette écorce qui détient tout le principe actif et dont l'extrême amertume n'a d'égale que sa force et sa puissance fébrifuge.

Avant sa découverte, la médecine de l'époque utilisait bien contre la fièvre une plante assez commune dans notre pays, la Petite Centaurée, dont La Fontaine nous conte le destin dans un style tout plein de poésie, de candeur et de grâces ; c'est la touchante histoire mythologique de cette nymphe savante, très versée dans l'art de la médecine et la connaissance des simples par son père Chiron, le Centaure. Malgré sa science du remède, notre sentimentale nymphe ne put réussir à calmer les ardeurs amoureuses qu'elle ressentait envers un humble berger resté insensible à ses avances pourtant très parlantes. Elle en mourut, la pauvre nymphe, et le berger ingrat ou tout au moins aveugle en fut le témoin impassible : alors nous dit l'auteur :

« Les Dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue, tandis que l'amoureuse
Nymphe se muait en fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort ».

Et cette fleur, digne fille du Centaure Chiron, reçut le nom modeste de Petite Centaurée, cette discrète fleur aux teintes multicolores qui se montre efficace contre toutes les fièvres, aussi bien de l'amour que de toutes les maladies.

Mais son action était loin d'égaliser cette fameuse préparation du remède anglais dont le sieur Talbot détenait seul la formule, jusqu'au jour où les médecins de Bléigny et Monginot réussirent à en reconnaître les constituants : elle impliquait tout un mode de manipulations : tout d'abord une infusion de bonne écorce de Quinquina, mélangée à de l'anis, du persil, de la Centaurée, etc ; puis une macération avec du vin rouge durant huit jours. Enfin filtrée, et mise en bouteille et bien bouchée, la liqueur pouvait être conservée « dans sa pleine vertu deux à trois mois et même davantage » ; c'est somme toute à peu de chose près le vin de Quinquina que nous apprécions aujourd'hui.

Ainsi les médecins pouvaient prétendre avoir à leur disposition la médication merveilleuse, ce qui fera dire à Madame de Sévigné : « Ce n'est pas que la saison ne soit contraire aux médecins. Le remède de l'Anglais qui sera bientôt public les rend fort méprisables avec leurs saignées et leurs médecines ».

La Fontaine entonnera les louanges de ce divin nectar mis au service de l'humanité souffrante, cette liqueur que Bacchus lui envoie « de pleins vaisseaux d'un jus délicieux ».

La cure au Quinquina réalisait des merveilles et sa renommée thérapeutique était universelle.

Ne lui doit-on pas les guérisons des deux plus grands personnages du royaume, aux noms illustres entre tous : le grand Condé et le ministre Colbert ?

« Ce Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, la profondeur, la valeur, les conquêtes

Serviraient de matière à former cent héros !
Le Kinkina fera longtemps durer ses destinées ».

Colbert, lui-même atteint de la fièvre lors de son voyage en Flandres en 1680 au côté de Louis XIV, n'a-t-il pas été guéri par la fameuse écorce ? Remarquons que notre Fabuliste a le courage de taire les rancœurs qu'il était en droit de ressentir envers un ministre qui lui fut toujours hostile, qui l'éloigna systématiquement des faveurs royales, qui lui en voulut jusqu'à sa mort d'avoir été l'ami fidèle de Fouquet ; bien plus, notre poète ne manque pas de lui manifester son admiration dans un quatrain de louanges de courtisan dévoué :

« Et ! toi que le Kina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire etc... ».

Remercions donc les dieux, semble nous dire l'auteur, d'avoir mis à notre service une telle médecine qui soit capable de nous conserver ces grands serviteurs de la Patrie. Admirons la Nature de nous avoir gratifiés de ce don merveilleux, ce remède qui parvient à vaincre un mal qui fait tant souffrir l'humanité.

Comme l'affirme La Fontaine, le Quinquina est bien au fond de cette boîte à bienfaits qui, sous la garde de Pandore, est mise à notre disposition.

Mais l'homme bien souvent est aveugle, tellement obscurci par ses passions et son orgueil, qu'il passe à côté de bonheurs qui sont pourtant à sa portée.

« Corrigez-vous, Humains, que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature ».

Ainsi dégagés de toute servitude, vous aurez une saine vision de la création ; vous saurez puiser à pleines mains les dons précieux qui vous sont proposés.

Le Quinquina en est un et non des moindres, un de ceux qui sont capables de rétablir en nos corps l'équilibre, l'harmonie et nous faire goûter pleinement la douceur de vivre.

C'est alors la strophe finale du poème, célébrant tout à la fois la précieuse écorce, et la divine duchesse de Bouillon, l'inspiratrice de ses vers :

« Le Kina s'offre à vous, usez de ses trésors,
Éternisez son nom ; qu'un jour on puisse dire :
« Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets... »

.....

Je les ai mis au jour sous Louis, et les Dieux
N'oseraient s'opposer au vouloir d'Uranie ».

Uranie, c'est Marie-Anne Mancini, l'éternelle égérie de notre Jean ; ainsi sur son nom se termine son poème, ce vaste et magistral tableau du Quinquina. S'il nous en a montré les qualités exceptionnelles dans ses applications médicales, il a tenu à chanter la générosité de la nature, qui dispose envers

l'homme de tous les éléments propres à lui redonner une santé altérée, à souffler à son esprit un air de force, de courage et d'espérance.

Jean de La Fontaine exprime là sa conception du monde et ses réponses aux problèmes éternels de la création et de la créature, l'homme face à son destin, l'homme et ses rapports avec la Nature, sa liberté et ses servitudes.

Par un don de la grâce qui est en nous, nous saurons, dans un mouvement tout intuitif et spontané, déceler notre mesure sans forcer notre nature en nous libérant de nos prétentions et de notre orgueil ; nous saurons, au sein de cette nature, nous insérer dans ses lois, sans esprit de domination, sans impérialisme d'aucune sorte, dont notre mentalité moderne semble tant imprégnée.

Nous trouvons là, exprimée en clair, la philosophie du bon-homme toute empreinte de l'esprit de Lucrèce, ce poète qui plus que personne a aimé la nature d'un amour profond et tendre, et compris le sens intime des choses. Avec quelle tendresse le Fabuliste parle de cette bienfaisante nature, de qui tout vient, et les arbres et les fleurs, et la verte espérance. Et quant à la forme, à l'expression poétique de l'œuvre, nous citerons les paroles d'Émile Faguet, un admirateur : « Voilà des vers qui sont parmi les plus beaux de La Fontaine, qui ont un souffle épique, de la largeur, de l'ampleur » et plus loin, sur le passage des Iroquois : « Ce sont des vers très agréables, et un couplet qui mérite de sauver le poème du Quinquina de l'oubli ». Par contre, ce n'est pas l'opinion de Michaut, l'auteur d'une histoire de La Fontaine au début de ce siècle qui affirme : « Décidément, dans l'ensemble, ni la maladie, ni le remède n'ont vraiment inspiré le disciple de Lucrèce ». Enfin, comme dit l'auteur, l'esprit souffle où il veut, et pour moi, ce poème fut une révélation ; c'est toute une admirable cantate à la nature, qui me fait songer à cette phrase de Lucrèce « *Paccata posse omnia mente tueri* » « pouvoir contempler les choses d'une âme pacifiée », tandis que les évocations de Prométhée sur son rocher, du Centaure Chiron et du Dieu Pandore sont charmantes, légères, gracieuses et nous inspirent le plus heureux optimisme. A ces seuls titres le poème mériterait de survivre, mais il vaut aussi par ses qualités scientifiques d'observation des phénomènes : parmi la médecine toute empirique du grand siècle, La Fontaine aura réussi tout au long de ses vers à définir les qualités curatives de l'écorce de Quinquina, et, ce qui est le plus remarquable encore, aura su prévoir le rôle éminent, essentiel, qu'il assumera dans la thérapeutique moderne, sous la forme de ses alcaloïdes, la Quinine et ses dérivés.

En conclusion, La Fontaine, après la lecture du poème, restera dans l'histoire un naturaliste averti, le grand vulgarisateur du Quinquina et par là même un bienfaiteur de l'humanité.

Château-Thierry, le 19 Mars 1964.